

Laval théologique et philosophique



GILBERT, Maurice, KESTEMONT, Guy, LEBRUN, René, RIES, Julien, SAUREN, Herbert, *L'expression du sacré dans les grandes religions, tome I. Proche-Orient ancien et traditions bibliques*

Paul-Hubert Poirier

Volume 37, Number 1, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705836ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705836ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poirier, P.-H. (1981). Review of [GILBERT, Maurice, KESTEMONT, Guy, LEBRUN, René, RIES, Julien, SAUREN, Herbert, *L'expression du sacré dans les grandes religions, tome I. Proche-Orient ancien et traditions bibliques*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(1), 99–101. <https://doi.org/10.7202/705836ar>

caractères innés et invariables, sur le plan moral aussi bien que sur le plan physique » (pp. 117-118).

Les voyages auront l'avantage de favoriser certains rapprochements mais par contre le désavantage de connaître de plus près, et pas toujours pour le mieux, ceux que l'on côtoie. L'Auteur, qui a dépouillé les ouvrages de 56 auteurs de professions très diverses : érudits, marchands, missionnaires, diplomates, médecins a pu recueillir des impressions nombreuses mais la plupart défavorables. « La religion juive porte en elle non seulement la malédiction, mais encore empreint ses porteurs de traits physiques et moraux qui les mettent toujours au ban de l'opinion. On peut les tolérer ou les expulser, ils restent partout les mêmes et ils auront toujours contre eux la haine populaire » (p. 125). Partout, en pays catholiques, orthodoxes, islamiques, c'est le même comportement. Même leurs traits physiques déplaisent. « La vue d'un Juif déclenche toute une série de mécanismes psychologiques » (p. 128). « Le Juif n'est jamais perçu par le voyageur en tant qu'individu. Il est toujours le représentant d'un groupe, d'une race, d'une nation. Il est le Juif et les Juifs à la fois » (p. 113).

BERNARD CHEDOZEAU s'est limité à « la notion de "Juif" » chez P. Nicole et « L'enseignement du mépris », tel que cela ressort de ses sermons à Port-Royal. Au départ, il est important de noter que « les Juifs » dont il parle ne sont jamais ses contemporains, mais ceux du Christ et surtout leurs chefs : prêtres, scribes, docteurs de la Loi et les pharisiens, les vrais coupables de la mort de Jésus. Le christianisme est nettement supérieur au judaïsme, qui est aboli. L'expression « les Juifs » ne revêt donc qu'un sens symbolique, Israël ne pouvant être que la figure du peuple chrétien, en ce sens que le chrétien achève ce que le juif figure. Il en arrive même à voir en eux des justes et des enfants de Dieu et reconnaît l'existence de saints parmi les juifs (p. 147), allant jusqu'à dire que la Synagogue « renfermait déjà quelques membres qui appartenaient à la véritable Église ». Il compare les mauvais chrétiens aux Juifs. La comparaison ne se fait pas de judaïsme à christianisme, mais de subordination à judaïsme à christianisme. Le chrétien qui est assimilé aux juifs est celui qui annule ou répudie les avantages apportés par le Christ. Traiter de juif un chrétien est une régression, comme le bon juif mériterait par une sublimation le titre de chrétien. Les juifs deviennent ainsi ce que ne doit pas être un chrétien. Pour Nicole, la distinction entre l'un et l'autre n'en est pas une de temps mais « une

division de dispositions » comme il s'en exprime. Même sans aucun antisémitisme qui l'inspire, il en arrive effectivement à discréditer le juif. C'est en ce sens que l'Auteur, selon la formule de J. Isaac entend « l'enseignement du mépris ».

L'ouvrage se termine par un article de Alex Derczanski, emprunté aux « Recherches de science religieuse » (1975), sur « *le Judaïsme face à la modernité* ». Chose curieuse pour nous, en dehors de la réalité juive, c'est la Bible qui a introduit les Juifs dans la modernité. Cela depuis une traduction de celle-ci en allemand, mais transcrite en caractères hébraïques. « Dans la renaissance hébraïque et sioniste des deux derniers siècles, la Bible a joué, en effet, le rôle de livre de référence. La différence fondamentale entre judaïsme classique et moderne est le transfert à la Bible du rôle central de l'éducation jusqu'alors réservé au Talmud... Tout le problème nouveau posé autour de la Bible, Livre sacré ou œuvre littéraire, est celui de la rencontre des juifs et du judaïsme avec la modernité » (p. 160). Au Moyen Âge, la pensée juive influençait la science chrétienne. Au XIX^e siècle, l'inverse se produit. « En effet, l'une des premières réactions des juifs entrant dans la modernité fut celle de la conversion : Deutz, Ratisbonne, Liebermann sont, au fond, des modernes qui trouvent dans l'Église la manière de couper les ponts avec le passé. « À cela il y a eu réaction. On craint de voir la modernité noyer le judaïsme. C'est pourquoi il cherche à retrouver sa rigueur dans le fondamentalisme ».

L'impression que retire le lecteur de cette situation du juif moderne en est une de confusion par un déchiement intérieur, comme il s'en rencontre ailleurs, dans l'humanité entière, pour d'autres raisons.

Ces études, qui ne peuvent être exhaustives dans leur brièveté, sont cependant un apport très précieux pour éveiller sur un sujet éternel qui dépasse une réalité historique et enclôt un mystère.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Julien RIES, Herbert SAUREN, Guy KESTEMONT, René LEBRUN, Maurice GILBERT, *L'expression du sacré dans les grandes religions, I: Proche-Orient ancien et traditions bibliques* (Collection *Homo religiosus*, 1), Louvain-la-Neuve, Centre d'histoire des religions, 1978, 329 p. (24 × 16 cm).

Ce volume est le premier de la collection *Homo religiosus* destinée à faire connaître les recherches et les travaux du Centre d'histoire des religions de l'Université de Louvain-la-Neuve. Outre celui-ci, un autre volume est paru dans la collection (où il porte le n° 4), les *Hymnes et prières hittites* de R. Lebrun (1980). Notons que la collection est diffusée par le Centre d'histoire des religions de Louvain-la-Neuve (2, Chemin du Cyclotron, Louvain-la-Neuve, 1348 Belgique).

L'ouvrage que nous présentons ici constitue le premier volet d'une enquête sur le sacré et son expression dans les grandes religions ; il est consacré au Proche-Orient ancien et aux traditions bibliques. Un deuxième tome est annoncé et étendra l'enquête à l'Hindouisme, au Bouddhisme, à l'Islam, au Nouveau Testament, au Gnosticisme et au Manichéisme.

Un chapitre liminaire (p. 7-32), signé par le directeur de la collection, le prof. J. Ries, présente celle-ci et la situe dans la grande et riche tradition de l'orientalisme et de l'histoire des religions. Ces pages très intéressantes évoquent en outre les grandes figures, anciennes et récentes, de l'orientalisme lovaniste. L'ouvrage proprement dit comporte trois parties, intitulées respectivement « Problèmes et méthodes » (p. 33-102), « Le Proche-Orient » (p. 103-202), et « Le monde biblique » (p. 203-289). La première partie, due à J. Ries, est essentiellement historiographique. On y présente l'ensemble des études sur le sacré depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Les théories auxquelles ces études ont donné naissance sont ainsi classées : théories sociologiques et ethnologiques (E. Durkheim, M. Mauss, L. L. Makarius, R. Girard et R. Caillois), phénoménologiques (N. Söderblom, R. Otto et G. van der Leeuw) et herméneutique (M. Éliade). La démarche éliadienne, qualifiée par J. Ries de « méthode intégrale en histoire des religions » (cf. p. 73-78) est nettement privilégiée : « La recherche de Mircéa Éliade, écrit Ries, va tenter de saisir le sacré dans sa totalité, grâce à une méthode intégrale, à la fois historique, phénoménologique et herméneutique. Pour lui, l'histoire des religions a comme mission l'étude de l'*homo religiosus* en tant qu'homme total » (p. 97). Ces diverses approches du sacré permettent à Ries, sinon de le définir, du moins de dégager les traits de ce phénomène qui se sont imposés aux sociologues, philosophes et historiens des religions sus-mentionnés. Se situant dans la foulée de ceux-ci, Ries et ses collaborateurs veulent apporter « une contribution sémantique à l'étude du sacré » : « Dans le présent volume, l'enquête se limite au domaine biblique

ainsi qu'à quelques textes religieux du Proche-Orient ancien. Prenant pour objet de leur recherche la notion du sacré, les Auteurs essaient de voir quels sont les mots par lesquels le sacré s'exprime. Ils se livrent à une analyse de ces termes et, grâce au contexte, essaient d'en faire une traduction en profondeur afin d'en expliciter le contenu, afin de mieux voir la nature et les fonctions du sacré dans ces diverses religions et, en définitive, afin d'arriver à une compréhension plus parfaite du comportement de l'homme religieux » (p. 100). Aux yeux de Ries, cette étude sémantique de l'expression du sacré dans les textes religieux doit même prendre le relais des « théories sociologiques, interprétations phénoménologiques et démarches herméneutiques » qui ont « analysé le phénomène du sacré (...) mais sans faire directement référence à la terminologie du sacré dans les diverses religions » (p. 293).

Les deuxième et troisième parties de l'ouvrage ont donc pour but de montrer comment s'exprime le sacré dans les religions ou, plus précisément, dans les littératures religieuses du Proche-Orient et du Monde biblique. On y trouve les contributions de H. Sauren (« Le sacré dans les textes sumériens », p. 105-138), G. Kestemont (« Le sacré dans le poème babylonien de la Création », p. 139-153), R. Lebrun (« Les Hittites et le sacré », p. 155-193, suivie de précieuses « Notes documentaires » sur le monde hittite, p. 194-202), M. Gilbert (« Le sacré dans l'Ancien Testament », p. 205-289). Chacune de ces études, techniques et bien documentées, mérite de retenir l'attention et de susciter les critiques des spécialistes des domaines concernés. J. Ries s'est chargé de rassembler en une synthèse équilibrée les conclusions de ces travaux (« Expression et signification du sacré : résultats d'une enquête », p. 293-316).

L'intérêt de ces études réside dans ce qu'elles nous révèlent de certains univers religieux peu connus en dehors du cercle des spécialistes. Mentionnons en particulier les contributions de Sauren et de Lebrun. Cependant la conception de l'ouvrage n'est pas sans poser un certain problème méthodologique. En effet, la tâche proposée aux auteurs est de retrouver dans leur littérature religieuse respective une notion du sacré plus ou moins clairement définie. D'où le malaise ressenti par certains des auteurs devant une problématique qui ne ressort pas nécessairement des textes ou, du moins, pas dans les termes où les modernes théoriciens de la religion l'ont posée. L'attitude de H. Sauren est à cet égard assez révélatrice : « Avant de discuter les textes, je veux définir le sacré, afin de juger les textes et afin de

les contrôler à la lumière de cette définition. Il se peut que cette définition soit trop générale ou trop précise. J'ai choisi la définition résultant des recherches bibliques » (en l'occurrence celle de P. van Imschoot dans le *Bibel-Lexikon* éd. par H. Haag, p. 674-680).

Nonobstant ce problème de méthode, la valeur fondamentale des études recueillies dans cet ouvrage demeure, puisque, dans tous les cas, il s'agit de recherches de première main, fondées sur une étude précise des textes. À ce titre, il mérite d'être recommandé tant aux étudiants qu'aux spécialistes de l'histoire des religions.

Paul-Hubert POIRIER

Jean DAUJAT, **Maritain, un maître pour notre temps**, Collection « L'auteur et son message », n° 4, 10,5 × 18 cm, Paris, Téqui, 1978, 240 pages.

L'A. eut le bonheur d'avoir Jacques Maritain pour principal maître à penser durant ses années de formation philosophique et théologique. Il garde toujours pour lui une grande admiration, comme en témoigne la ferveur qui traverse ce petit ouvrage « consacré à la pensée et à l'influence de Jacques Maritain ». Le disciple y laisse d'abord parler le maître à propos de domaines aussi variés que ceux-ci : l'épistémologie, la philosophie de la nature, la métaphysique, la morale, l'art et la poésie, la vie politique, la théologie et la vie spirituelle. Ce sont tous les principaux centres d'intérêt de Maritain qui sont ainsi passés en revue.

L'un des meilleurs chapitres de l'ouvrage est sans doute le chapitre premier, « L'homme ». L'A. y retrace le cheminement intellectuel que connut Maritain : des sciences expérimentales — la biologie surtout —, Maritain s'orienta vers le positivisme philosophique de la Sorbonne. De grandes amitiés marquent les étapes majeures de son évolution spirituelle : Péguy, Bergson, Léon Bloy, puis le P. Clérissac qui lui découvre en même temps que saint Thomas d'Aquin sa vocation de philosophe et de serviteur de la foi catholique. Ce sera ensuite Princeton et le rayonnement universel qui s'y trouvera facilité, puis les pénibles séparations humaines de 1970, l'entrée chez les petits frères de Jésus, enfin le grand départ en 1973.

En racontant cette vie si pleine, cette évolution incessante d'un esprit en quête d'une vérité et d'un rayonnement toujours plus grands, l'A.

laisse voir les traits majeurs de la personnalité de Maritain : un esprit spéculatif et contemplatif, attiré par les idées pures comme par la poésie des êtres, menant une vie de prière, remarquable par son humilité, son total désintéressement et son attitude d'accueil devant les événements comme devant les hommes. Maritain était attentif et présent aux débats spirituels et intellectuels de l'heure. Il se donnait pour mission de « chercher le positif en toutes choses » (p. 23). Thomiste, Maritain le fut rigoureusement. Il aspirait à montrer la vitalité du thomisme authentique. Il attachait une grande importance à la définition des termes employés et de la démarche suivie. Il voulait « intégrer tout le vrai découvert depuis S. Thomas » (p. 38). La philosophie de S. Thomas, jugeait-il, doit, « à partir et à la lumière des principes établis par lui, comporter de perpétuels accroissements pour pénétrer de plus en plus l'inépuisable richesse de la réalité à connaître » (p. 38).

Dans ses études épistémologiques, Maritain répondait aux besoins de ses contemporains, hantés par les problèmes touchant la connaissance. Il tentait d'établir que notre intelligence peut atteindre avec certitude la vérité et qu'il y a divers types de connaissance. Mieux que la plupart des philosophes de son temps, Maritain décrira l'union dans l'être entitatif qui s'opère entre le sujet connaissant et l'objet connu, ainsi que, d'autre part, l'union qui s'accomplit entre eux dans l'être intentionnel, union qui constitue la connaissance elle-même.

Comme philosophe de la nature, Maritain ne s'attache pas aux expériences surtout quantitatives du physicien ou du chimiste, mais il analyse dans le monde corporel « l'être mobile comme tel et les principes ontologiques qui rendent raison de sa mutabilité » (p. 118). Le problème de l'évolution des espèces le préoccupait particulièrement dans ce domaine.

Il serait trop long de décrire les orientations du métaphysicien qui s'exprime dans *Les degrés du savoir*, les *Sept leçons sur l'être*, ou le *Court traité de l'existence et de l'existant*. Le moraliste que fut Maritain mériterait qu'on lui consacre de longs développements. Relevons seulement une position délicate du moraliste : « Les conditions existentielles de l'agir humain sont liées de fait à des réalités dont la Révélation seule nous instruit avec certitude » ; la philosophie morale adéquatement prise « doit nécessairement tenir compte de la Révélation — et se subalterner à la théologie » (p. 147). Chez un philosophe qui distinguait avec